

En feuilletant l'album de famille

- un réalisateur
- un film
- un livre

par JEAN-PIERRE TADROS

Après ce film presque subversif que fut "Q-Bec, My love", Jean-Pierre Lefebvre nous entraîne à nouveau sur les sentiers de la guerre avec un film presque historique, "Les Maudits Sauvages". Car si "une quelconque nation a toujours les politiciens, les curés, les pornographes et les terroristes qu'elle mérite" (dixit Jean-Pierre Lefebvre), il faut bien admettre qu'elle a aussi l'Histoire qu'elle mérite. Ce sont donc trois cents ans de notre histoire qui défilent sous nos yeux, comme on feuilletterait un album de famille.

Mais il ne s'agit pas ici de n'importe quel album, ni de n'importe quelle famille, peu s'en faut. Pour ce qui est de l'album, il faut bien commencer par reconnaître que la démarche de Jean-Pierre Lefebvre fait preuve, une fois de plus, d'une étonnante continuité, autant par le choix des thèmes, que par la rigueur de la forme. Quant à la famille, c'est celle qui hante le réalisateur; car dans tous ces films, c'est toujours Jean-Pierre Lefebvre qu'on retrouvera au centre de l'oeuvre.

Et cependant, "Les Maudits Sauvages" reste une oeuvre des plus accessibles au grand public, comme si le réalisateur avait voulu faire un sort à ce reproche d'hermétisme qu'on lui adresse régulièrement. Il existe en tout cas dans ce film un presque récit, presque linéaire, auquel il faut commencer par nous arrêter.

Il était une fois...

Il était donc une fois, en l'an de grâce 1670, un coureur de bois du nom de Thomas Hébert. Lors d'un de ses voyages chez les "sauvages", il obtint en cadeau la jeune et jolie sauvageonne Tékacouita qu'il s'empressa de ramener chez lui, à Montréal. L'ennui, c'est que l'intruse n'eut pas l'heur de plaire à la très stricte Jeanne-Mance, sa femme, qui préféra, sur ce fait, quitter le domicile conjugal. Et c'est ainsi que débutera, pour Thomas et Tékacouita, la période de concubinage. Mais dans le Montréal de 1670, les moments de tendresse sont difficiles à trouver. La rue St-Hubert captive admirablement par le scintillement de ses mille lumières, et camoufle efficacement le sordide de la vie. Thomas s'enivrera. Tékacouita tuera le séducteur Historion, avant de devenir danseuse "topless", pour périr finalement sous les coups de son amant indien. L'histoire sombrera dans le tragique. Mais tout recommencera comme avant, car l'esprit de tribu apprendra-t-on, survit à tous les coups du destin.

C'est à cela que se résume finalement la petite histoire que l'on nous conte dans "Les Maudits Sauvages". Et si nous nous sommes arrêtés aussi longuement à en dégager les principaux épisodes, c'est pour en souligner, en quelque sorte, la banalité. Or, le film de Lefebvre échappe précisément à cette banalité, car jamais ici on ne tombera dans la mièvre reconstitution historique, jamais la trame générale du récit n'éclipsera les nombreux tableaux qui constituent notre album de famille; tableaux qui finalement primeront sur l'ensemble.

Et enfin, Tékacouita, qui ne prononcera jamais un mot durant toute la durée du film. C'est que Tékacouita, victime résignée, se laissera balloter par l'Histoire. Mais, victime absolue, elle sera aussi la seule à avoir le droit de parole, et elle le fera à l'extérieur du film. Et c'est ainsi que l'histoire s'arrêtera, la couleur restera quasiment immobile. Que la patience du spectateur soit alors mise à l'épreuve, cela ne fait aucun doute. D'autant plus que Jean-Pierre Lefebvre rompt une fois de plus avec toutes les habitudes cinématographiques du spectateur, mais pour atteindre à une plus grande limpidité.

Ces grands bouts d'histoire qu'il tire de notre album, il ne les recompose pas, il nous les redonne tels qu'ils demeurent au plus profond de notre conscience: c'est-à-dire tels que nous les ont légués nos livres d'histoire. Les somptueux tableaux se suivront donc, chacun avec sa couleur dominante, avec son décor qui lui sera propre, ils se suivront comme on tourne les pages d'un livre d'images, nous faisant découvrir les différents éléments de notre univers.

Et ce sera tout d'abord Thomas Hébert, le trappeur rude, sans conscience, qui exploite pour survivre. Symbole d'un monde en mutation, c'est la pauvre victime que personne ne ménage, et qui reste pourtant capable de se laisser emporter par des élans de tendresse.

Jeanne-Mance, c'est la femme lucide — la seule du film d'ailleurs. C'est la femme aigrie par l'Histoire. Sèche et dure, elle n'admet pas les écarts et supporte mal les faiblesses. Elle est cependant embarquée sur le bateau de la colonisation, et n'en sortira jamais.

L'abbé Frelat, personnage le plus pathétique, représente la fin d'un monde, la fin de certains espoirs. Son mysticisme, son idéalisme se trouvera alors coloré d'un profond désespoir. Mais il continuera sa mission, et dans un dernier sursaut d'espoir, il ira professer la bonne parole chez des indiens moribonds. Et enfin, Tékacouita, qui ne prononcera jamais un mot durant toute la durée du film. C'est que Tékacouita, victime résignée, se laissera balloter par l'Histoire. Mais, victime absolue, elle sera aussi la seule à avoir le droit de parole, et elle le fera à l'extérieur du film. Et c'est ainsi que l'histoire s'arrêtera, la couleur restera quasiment immobile. Que la patience du spectateur soit alors mise à l'épreuve, cela ne fait aucun doute. D'autant plus que Jean-Pierre Lefebvre rompt une fois de plus avec toutes les habitudes cinématographiques du spectateur, mais pour atteindre à une plus grande limpidité.

Comment traiter l'Histoire

On pourrait cependant s'interroger sur la façon quasi-cavalière avec laquelle Lefebvre traite l'Histoire. On reconnaîtra cependant avec lui que les temps ne sont plus à la reconstitutions historiques. Et qu'au lieu de s'attarder sur quelques événements épisodiques, il est bien plus important de rappeler la destinée tragique d'un peuple. Cependant il est des coïncidences qui peuvent être amusantes, sans pour cela apporter grand chose. Il importe peu finalement que Jean Talon ait tenu des discours que bien de nos politiciens ne désavoueraient pas aujourd'hui. Ces petits rapprochements restent des jeux un peu trop faciles, et qu'on retrouve malheureusement trop souvent chez lui.

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

On voit mal, aussi, comment interpréter cette scène de la fin qui voit surgir d'on ne sait où, un groupe de hippies qui, en cercle, fument ce "calumet de la paix" qu'est devenu la cigarette de mari. Que l'esprit de tribu soit finalement plus fort que toutes les adversités du destin, on le veut bien, mais pourquoi avoir eu recours à un symbolisme aussi facile. Et ce grand éclat de rire que Thomas Hébert vous lance à la fin a de quoi vous glacer d'effroi, ou presque.

Comment traiter l'Histoire

Le livre

Jean-Pierre Lefebvre a tout juste trente ans. Cela ne l'empêche pas d'être le cinéaste québécois le plus prolifique, et aussi le plus controversé. Et c'était finalement que lui rendre hommage que de lui consacrer un recueil d'essais critiques. C'est ce qu'ont fait les Presses de l'Université du Québec en lançant, enfin, cet ouvrage tant de fois annoncé, et qui s'intitule tout simplement "Jean-Pierre Lefebvre".

Il est, en effet, utile de rappeler ici que ce dossier avait été mis en chantier il y a près de trois ans par Renald Brubé et Yvan Patry. Fin 1969, il était pratiquement terminé. Depuis, il attendait le bon vouloir de je ne sais qui pour paraître. C'est aujourd'hui chose faite. Mais l'ouvrage aura malheureusement souffert de ces longs ajournements.

Cela n'en diminue cependant pas l'excellence des articles. Je pense en particulier à cette "introduction à l'oeuvre cinématographique de Jean-Pierre Lefebvre, cinéaste et québécois", qu'a écrite Michel Brulé. Cette étude a tout d'abord le grand mérite de nous rappeler l'importance d'une oeuvre par trop méconnue, "L'Homomane". Or l'analyse thématique de cette première oeuvre révèle en fait une bonne part de la problématique de l'oeuvre de Lefebvre. Ensuite, cette introduction pratique un démontage systématique de chacun des films de Lefebvre, jusqu'à "La Chambre Blanche", ce qui fera ressortir, et par là clarifier, la rigoureuse démarche de "notre plus grand cinéaste québécois au monde".

C'est en tout cas, Michèle Favreau qui le dit. Dans une étude sur "la question du fond et de la forme", elle rappelle entre autres "que refuser le cinéma qu'il fait, c'est refuser de reconnaître son rôle".

C'est en tout cas, Michèle Favreau qui le dit. Dans une étude sur "la question du fond et de la forme", elle rappelle entre autres "que refuser le cinéma qu'il fait, c'est refuser de reconnaître son rôle".

C'est en tout cas, Michèle Favreau qui le dit. Dans une étude sur "la question du fond et de la forme", elle rappelle entre autres "que refuser le cinéma qu'il fait, c'est refuser de reconnaître son rôle".

Suite à la page 12



La réalité québécoise

Glauber Rocha disait: "La réalité du Brésil n'est pas théorique elle est tragique." Il se défendait alors de faire des films marxistes "a priori", tout en admettant qu'ils pouvaient l'être "a posteriori". C'est en effet un lieu commun d'admettre que toute théorie ne peut s'élaborer que pendant et après l'étude de phénomènes donnés, la réalité n'étant, au point de départ, que ce qu'elle est. Les Américains, par exemple, n'ont pas eux-mêmes créé la lune dans le but d'en faire un tremplin politique: ils ne font que l'utiliser.

Si donc il y a un premier choix théorique possible, dans quelque ordre d'idée ou d'action que ce soit, il se fait toujours, et de façon nécessaire, en fonction de la perpétuelle osmose de la conscience (ou de

la non-conscience) individuelle et sociale.

Par exemple, la réalité, pour Eisenstein, étant "a priori" marxiste, il est logique qu'il ait choisi la révolte des marins du Potemkine. Leni Riefenstahl, d'autre part, voyait une correspondance nécessaire entre les idéaux du nazisme et les jeux olympiques.

Pour les cinéastes québécois, la réalité elle, est:

- 1) certes non marxiste "a priori";
- 2) catholique dans un sens large et dans un sens étroit;
- 3) capitaliste "a posteriori", car les québécois n'ont pas vraiment inventé le capitalisme, ils le subissent; il est par ailleurs une conséquence logique du catholicisme.

L'aventure du cinéma québécois

Un film n'est pas un objet suspendu dans le Temps et l'Espace: il est, au contraire, écoulement du temps, durée humaine, durée personnelle, collective et politique: il est aussi possession de l'espace c'est-à-dire géographie personnelle, collective et politique — avant de devenir cosmique.

Par ailleurs, un film est essentiellement un acte parmi d'autres qui ne saurait être, aussi bien pour son créateur que pour son spectateur actif, une fin et soi il doit simplement et humblement s'intégrer à une volonté absolue (et presque fatale) de partager avec tous les hommes un ensemble de phénomènes inférieurs et extérieurs que depuis le début du monde ou la naissance

Les maudits sauvages, c'est qui?

C'est une mauvaise question, et je ne pourrai apporter qu'une fausse réponse. "Les maudits sauvages", ce n'est pas un film sur les sauvages, pas plus d'ailleurs qu'un film sur les indiens ou sur les québécois. Pour moi, un film comme "Les

d'une société en particulier, ni la science, ni le rêve n'ont réussi à épuiser. (Mais le cinéma n'est-il pas cet amalgame parfait de science et de rêve, de chimie et d'alchimie!)

Je le redis encore: l'aventure du cinéma québécois est l'aventure du Québec tout entier, en ce sens qu'il nous force, non pas à rétablir, puisqu'elle n'a jamais existé, mais à établir cette délicate équation économie-culture sans laquelle aucune société ne saurait prendre de l'expansion. Qu'on me comprenne bien: le cinéma québécois n'est pas le salut du Québec, il en est simplement un symbole parfait, une image adéquate.

"maudits sauvages" se situe avant tout au niveau d'une démarche globale qui vise, non pas à décrire un problème, mais à démonter une mécanique.

Ce n'est pas non plus un film sur l'His-

Suite à la page 12

Outremont - Ville Mont-Royal

Une fusion envisagée

Le maire d'Outremont, M. Pierre Des Marais II, a déclaré qu'il se peut qu'une étude soit entreprise dès le mois prochain, dans toute l'île de Montréal, quant à la possibilité de fusionner entre elles diverses municipalités.

M. Des Marais a fait cette déclaration à titre de vice-président de la conférence des maires de banlieue. Il ne cache pas qu'une étude sé-

rieuse du problème coûterait plusieurs milliers de dollars, mais il croit que le ministère des affaires municipales serait disposé à payer la majeure partie des frais.

Le maire d'Outremont a souvent proposé la fusion de sa municipalité et de Ville Mont-Royal. Il est également d'avis que d'autres municipalités de l'ouest de l'île, de même que certaines muni-

cipalités de l'est, devraient songer sérieusement à la fusion.

"Mais nous ne pouvons le faire sans le maire Drapeau, déclare M. Des Marais. Il devra s'asseoir avec les maires de banlieue pour élaborer un programme d'étude."

C'est sans doute en songeant à la fusion éventuelle d'Outremont et de Ville Mont-Royal que M. Des Marais voudrait créer dans le nord d'Outremont, c'est-à-dire tout près de Ville Mont-Royal, un ensemble civique, à côté de l'aréna municipal. Les bureaux de l'administration municipale, les services de la police et des pompiers ainsi que ceux de la santé publique, la bibliothèque municipale et les installations récréatives, tout serait centralisé à cet endroit.

L'hôtel de ville d'Outremont se trouve présentement dans un ancien poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson et une ancienne église presbytérienne.

LES MAUDITS

Suite de la page 13

toire avec un grand H — et ce n'est pas pour rien que j'avisé le spectateur dès le début de la nature presque historique du récit — mais un film sur la façon dont notre histoire nous a été transmise, de la façon aussi dont on a subi cette histoire-là.

Je n'ai d'ailleurs jamais compris comment on pouvait se lancer dans des reconstitutions historiques, parce que le cinéma ne peut que fausser la réalité. Aussi, en faisant un film presque historique, j'ai voulu montrer que l'histoire, quand elle passe par le biais du cinéma, ne peut plus être simple reconstitution, mais l'histoire vue et interprétée à partir de la réalité d'aujourd'hui. D'où ce perpétuel enchevêtrement, d'autant plus nécessaire, me semble-t-il, qu'il est certaines coïncidences entre le passé et le présent qu'on ne pouvait pas ne pas montrer.

Mais il faudrait préciser que si je fais ici une plongée dans l'histoire, je n'essaye pas de rendre "vraie" cette période de 1670. Tout au con-

traire, je me suis efforcé d'accentuer le côté image d'épinal. "Les maudits sauvages" n'est donc rien d'autre, pour moi, qu'un musée, celui de notre conscience, où la naïveté autant que la beauté de ces images n'ont d'alarmants que leur prolongement, passé et présent, tragique.

Jean-Pierre LEFEBVRE

DES SONS

Suite de la page 17

lables. La SMCQ a été fondée parce qu'il fallait justement combler un vide: il ne faudrait pas commencer à décevoir les curieux de toutes les musiques qui se situent à la fine pointe de l'avant-garde. On n'a qu'à faire le bilan des dernières Journées de musique contemporaine de Paris, de faire la somme de tout ce qui a été joué: d'après les critiques français, certaines oeuvres suscitaient peu d'intérêt, mais les auditeurs ont néanmoins réagi. Comme cela s'est passé jeudi soir, au moment de l'audition de l'ouvrage de Cage.

EN FEUILLETANT

Suite de la page 13

En fait, on retrouve là la volonté de l'auteur de ne pas voir son message passé inaperçu. Dans "Q-Bec, My

PRIX FRANCE

Suite de la page 14

prix à M. Kattan était présidé par M. Pierre Emmanuel, de l'Académie française et se composait de MM. Jean Mouton, Yves Berger, Auguste Viatte, Jean Cayrol, Alain Bosquet, Samuel de Sacy, Gabriel Daubarède, Michel Bernard et Pierre de Boisdeffre.

Les lauréats précédents avaient été Yves Thériault en 1961, Jean Lemoyne et Jacques Godbout en 1962, Alain Grandbois et Gilles Marcotte en 1964, Georges-André Vachon en 1965, Roland Giguère en 1966, Jean Ethier-Blais en 1967, Jacques Brault en 1968, Jean-Guy Pilon en 1969 et Gaston Miron en 1970.

Les lauréats précédents s'est faite dans les salons de la délégation générale du Québec à Paris.

Love", il avait déjà cru nécessaire de s'interposer entre son film et les spectateurs pour leur faire la morale. Ici, il entend leur faire la leçon. Elle n'était malheureusement pas nécessaire. Le film, une fois de plus, se suffisait à lui-même.

Et quand l'on pense que c'est l'un des films les plus modernes de par sa facture, que c'est peut-être l'un des films les plus magistralement réussis de Jean-Pierre Lefebvre, on en vient à regretter amèrement ces petites incartades.

LE LIVRE

Suite de la page 13

ser Jean-Pierre Lefebvre en tant que personne", rappelant ainsi qu'on ne peut le dissocier de son oeuvre. On comprend alors mal la tentative des auteurs de l'avant-propos de faire abstraction du réalisateur. "Peu importe, peut-on y lire en substance, que Lefebvre soit l'auteur de ses films". Soit, L'ennui, c'est que Lefebvre est on ne peut plus présent dans chacun de ces films. Oui, il fait, si l'on veut, un cinéma d'auteur.

Pour s'en convaincre, il suffira de lire les documents qu'on a réunis sur Lefebvre tout d'abord (et qui constitue un excellent Lefebvre par lui-même), et ensuite sur ses films (et

c'est alors Lefebvre expliqué par Lefebvre).

On regrettera cependant qu'on n'ait pas soufflé mot sur l'aventure "picaresque" de la production de ses films. On regrettera également qu'on n'ait pas songé utile de situer Lefebvre dans l'aventure, non moins picaresque, du cinéma québécois. Et on regrettera enfin, qu'on n'ait même pas tenté une esquisse du Jean-Pierre Lefebvre poète, étude qui me paraît importante si l'on veut saisir la démarche poétique du cinéaste.

Au nombre des collaborateurs, on trouve également Jean Clairoux, Raoul Duguay, Jacques Giroux, Jacques Godbout, Yves LaCroix, Pierre Pageau, Louise Patry et Christian Rasset.